



Jouir avec Gide

Des rééditions et une Pléiade en mars... Le bonheur est dans Gide.

PAR CLAUDE ARNAUD

Que reste-t-il de Gide ? L'écho persistant des « Faux-monnayeurs » et de « Si le grain ne meurt » n'y change rien : leur auteur passe pour avoir mangé tout son pain blanc de son vivant. Il reste pourtant là, en filigrane, comme une allégorie érotisée du libre arbitre moral. Personne n'évoque mieux l'émancipation sexuelle que nous avons largement conquise et qui doit beaucoup à sa décision littéraire de ne rien cacher de sa vie. Hantant tous ses livres sous des avatars, Gide nous fait aujourd'hui penser à un autofictif sans remords ni rancune, à qui tout aurait magistralement réussi.

Né dans une famille protestante, fils unique, choyé et pieux d'une mère rigoriste, Gide a pourtant grandi en puritain, doté d'assez de tempérament néanmoins pour être renvoyé à 8 ans de l'École alsacienne pour onanisme. Les « possessions charnelles » l'épouvantent, les femmes l'attirent si peu qu'il ne leur prête aucun instinct sexuel. Ardemment voulu, son mariage avec sa cousine Madeleine restera toujours blanc : il accule à une sorte de sainteté celle qu'il considère comme sa sœur, ou sa mère.

Encore vierge à 23 ans, ce masturbateur frénétique qui se réfrène pour mieux se relancer découvre l'existence des garçons lors d'un voyage en Afrique du Nord, en 1893. Amplifiée par la rencontre d'Oscar Wilde comme par deux incursions manquées dans l'étrange territoire féminin, la révélation le bouleverse. Sorti de son cocon, le victorien tourne au papillon hédoniste, butinant les garçons en fleur de 10 à 18 ans, sans jamais conclure là encore. Il ■■■



Retour. En 1925, André Gide voyage pendant onze mois au Congo. Il avait effectué son premier voyage en Afrique à l'âge de 23 ans.